

Die beiden Züge

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **2 (1927)**

Heft 9

PDF erstellt am: **17.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-705218>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

moindres replis, s'effioche aux aiguilles des sapins. On ne voit pas à cent mètres. D'étranges formes noirâtres s'agitent, courent, se plaquent au sol, rampent puis brusquement bondissent.

Pour attaquer, les soldats ont mis le masque. Leur figure disparaît entièrement sous une « visagère » de toile grise qu'un système de brides maintient hermétiquement collée à la peau. Les gros verres des lunettes



Fremde Offiziere bei unsern Truppen. — Officiers étrangers chez nous.
Photohall, Ragaz.

leur donnent l'air de je ne sais quels insectes prodigieux. De la partie inférieure du masque, un tuyau descend — trompe souple et flexible — et plonge dans une espèce de sac à pain que l'homme porte en bandoulière. Là sont placés les filtres qui épurent l'air des diableries toxiques que la malice des hommes a inventées pour l'accroissement de la souffrance. Une soupape placée devant la bouche permet d'évacuer l'air chargé d'acide carbonique, et clapote à chaque expiration.

Evidemment, le masque ne contribue pas à transformer les soldats en princes charmants ou en Lovelace irrésistibles. S'il est, comme on l'a dit, « élégant et léger », ces épithètes sont toutes relatives: comparé à l'horrible groin qui caractérisait certains modèles étrangers, le masque suisse peut passer pour coquet.

L'important, d'ailleurs, est qu'il soit efficace; que les soldats ne répugnent pas trop à le porter, qu'il ne les gêne ni ne les éprouve pas excessivement, tout en leur permettant de tirer, de viser, de courir, de se faire entendre. Aujourd'hui, des soldats l'ont porté pendant une heure sans être incommodés; ils ont tiré et les dégâts qu'ils ont causés aux cibles prouvent que leurs verres n'ont pas été brouillés par la vue ni leur souffle saccadé.

Le masque du colonel Betsch a été remis à tous les hommes du bataillon 9, à fins d'expériences. Si l'on songe que dans les derniers mois de la guerre, l'artillerie allemande utilisait presque moins d'obus chargés d'explosifs que d'obus toxiques — les célèbres croix jaunes remplies de gaz moutarde, croix vertes, croix bleues — et que depuis l'armistice les laboratoires de tous les pays n'ont pas cessé leurs recherches et combinent de nouveaux toxiques redoutables, on éprouve quelque soulagement à savoir que le service technique fédéral pourra doter notre armée d'un masque efficace. Le modèle créé par le service technique fédéral et que le colonel Betsch entoure de soins infinis et de perfectionnements apparaît comme une solution particulièrement heureuse de ce problème délicat.

Comme l'auteur de ces lignes le fait fort bien remarquer, jamais un masque contre les gaz ne rendra agréable le visage d'un soldat, mais nous pouvons nous réjouir de posséder enfin un appareil qui, à côté des services réels qu'il peut rendre, ne défigure pas trop celui qui le porte.

En aucun cas l'esthétique doit être négligée et nous félicitons nos autorités militaires d'avoir si bien compris cette vérité.

Die beiden Züge.

Von Karl Spitteler.

Horch, welch ein Jubel, welcher Glockenhall,
Die Strasse braust von Menschenwogenschwall.
Das ist ein Drängen, Wimmeln und Gewühl
Begeistrungshungrig und erwartungsschwül.
Da jauchzt der Aufruhr: „Platz, der Festzug naht“.
Musik bricht an. — Wie ich ans Fenster trat,
Sah ich beim Bannergruss und Flaggenwinken
Halbarten glänzen, Morgensterne blinken.
Von Sammt und Seide lachte Farbenlust
Und frohe Andacht schwellte jede Brust.

Plötzlich durch die geputzte Sonntagswelt
Ertönt ein „Halt!“ Ein ferner Hornstoss gellt.
Die Menge weicht, das Lebehoch verstummt,
Mit dumpfen Schlägen eine Trommel brummt.
Ueber die Brücke stampft, bestaubt, gepackt
Ein schweigend Bataillon in festem Takt.
Die Fahne hoch, der Oberst an der Spitze,
Und aller Augen sprühen Mutesblitze.

„Im Zug zu Vieren“ herrscht Kommandoschall
Und durch die Reihen klirrt der Wiederhall.
Jeder gehorchte ohne Wort und Wank
Und keiner hofft auf Beifall oder Dank.
Die Züge schwenkten links und rechter Hand —
Sagt an, mit welchem zog das Vaterland?

Anlässlich der Sammlung für ein Spitteler-Denkmal darf den schweizerischen Wehrmännern aller Grade wohl mit vollem Recht dieses prächtige Gedicht in Erinnerung gerufen werden.
A. G.